



JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT — Un An, 50 Centins

H. BERTHELOT, Redacteur

A. P. PIGEON, ADMINISTRATEUR
No 1788 Rue St-Catherine

Le Conte de Monto-Christin

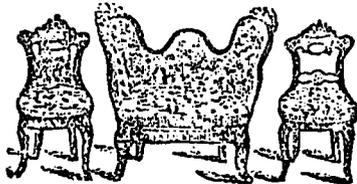
TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE V

LE TROU CHEZ COXIS — UN TRIO DE COQUINS

Le docteur Coxis était aussi bien installé à Paris qu'à Montréal, peut-être un peu mieux.

L'ameublement de sa chambre consistait en une couchette française, style Louis-Philippe, surmontée d'un baldaquin d'où pendaient des rideaux rouges, un canapé, deux fauteuils Voltaire et trois chaises capitonnées en



LES TROIS CHAISES

velours rouge, une table et une armoire à glace. Sur le manteau de la cheminée, il y avait comme ornement une grande glace biseauté avec encadrement doré, une pendule Louis XV entre deux candélabres en bronze. Comme toutes les chambres à coucher parisiennes, le No 24 avait un parquet toujours luisant et ciré, une descente de lit et un rug près du canapé.

Coxis, ce matin-là, s'était levé au moment où onze heures sonnaient au clocher de St-Etienne-du Mont.

Il ouvrit ses deux fenêtres sur la place du Panthéon et laissa pénétrer dans la chambre l'air frais d'une belle matinée de printemps.

Il procéda lentement à sa toilette en ruminant un programme pour sa journée.

Il allait sortir de sa chambre pour déjeuner dans un des nombreux restaurants du Boulevard lorsqu'il entendit frapper à sa porte.

Il ouvrit. Un personnage qui était parfaitement inconnu entra dans l'appartement. A sa mise il était facile de voir que c'était un Canadien nouvellement déballé à Paris. Du reste, les quelques paroles qu'il prononça trahissaient son origine.

Le visiteur du docteur était le Trou qui avait revêtu, ce jour-là, sa toilette des dimanches.

—Vous ne me connaissez pas, docteur, je suis un de vos concitoyens de Montréal.

—Prenez la peine de vous asseoir, monsieur. Que puis-je faire pour vous servir?

—Je suis venu pour vous demander de m'introduire dans les hôpitaux.

—Pour voir des patients?

—Non, docteur, ce serait pour y étudier l'hypnotisme.

—Mais, mon cher monsieur, vous n'êtes pas médecin, ni étudiant en médecine. Il me sera impossible d'obte-

nir votre entrée à l'hôpital de la Salpêtrière, où les adeptes de Charcot font leurs expériences.

—Cela ne me fait rien. Il faut à tout prix que j'obtienne de vous cette faveur.

—Mais elle ne dépend pas de moi.

—Voici ce que vous allez faire. Vous allez me présenter à quelque jeune médecin qui m'enseignera le secret de l'hypnotisme. Si je réussis à l'apprendre, il y a 500 francs pour vous et un joli cadeau pour notre ami. Rien ne vous empêche de me présenter à un médecin parisien comme un docteur du Canada qui a cessé de pratiquer.

La proposition du Trou fit réfléchir Coxis.

Cinq cents francs étaient une belle aubaine pour un Canadien à Paris.

Il baissa la tête et se passa l'index sur le nez dans l'attitude d'un homme perplexe.

Une dizaine de secondes plus tard il releva la tête, porta des yeux rêveurs au plafond et plongea les deux mains dans les poches de son pantalon.

—Vous m'avez fait penser à une chose, dit-il. J'ai des confrères à Paris qui m'enseignent la manière d'hypnotiser et ensuite je vous l'enseignerai. Cela prendra du temps.

—Combien de temps?

—Disons cinq ou six semaines.

—C'est un marché conclu, docteur.

Je vous reverrai dans un mois et nous parlerons de la chose. En attendant j'aimerais à avoir de vos nouvelles.



L'ANNEXION A TERRENEUVE

UNE DÉLÉGATION DE MORUES

LES MORUES. — Nous voudrions nous annexer avec vous, mais nous sommes presque en banqueroute.

FOSTER. — Nous autres itou.

LES MORUES. — Nos chefs sont jaunes.

BOWELL. — Nous autres itou. Arrivez, nous ferons des affaires.

J'irai chez vous toutes les semaines ou vous passerez à mon magasin, rue Mémilmontant.

—C'est parfait, monsieur, revenez ici dans huit jours.

Le Trou, avec un sourire de satisfaction répandue sur sa bouche, sortit de la chambre de Coxis et reprit la route de la rive droite.

En arrivant chez lui, il trouva Louise la Crépe en conversation avec deux consommateurs à la mine exotique. Ces derniers se payaient de la fine Champagne et tenaient des discours qui intéressaient profondément la fille de comptoir.

Le Trou se débarrassa de son pardessus et l'accrocha à une patère avec son chapeau de forme.

En jetant un coup-d'œil scrutateur sur les deux étrangers, il eut un tressaillement.

Il venait de reconnaître deux anciens copains : Batemi et Torieusieff. Il n'en pouvait croire ses yeux.

Il s'approcha de la table des consommateurs et cria. "Halo!"

Les deux hommes se retournèrent et reconnurent le Trou sous son déguisement de bourgeois.

Il y eut alors un échange de chaleureuses poignées de mains.

—Comment ça, vous, Batemi, et vous, Torieusieff, tous deux ici, à Paris, vous que je croyais rendus à St-Vincent de Paul.

—Nous avons été très chanceux, dit Batemi. Il n'y avait pas l'ombre d'une preuve contre nous. La conséquence

a été que notre cause a été portée devant les grands jurés, et il y a eu un verdict de *no bill*. Nous avons été relâchés immédiatement.

—C'est moi, dit Torieusieff, qui a eu l'idée de venir à Paris. Montréal était devenu trop chaud pour nous. J'ai eu mille difficultés à enlever du coco de Batemi l'idée de dépenser tout le magot dans Montréal ou ses environs.

—L'idée de Torieusieff était bonne au fond, reprit Batemi, parce que Monto Christin fournissait de gros paquets d'argent à la police pour nous faire pincer. Vous, le Trou, il est heureux pour vous que vous soyez à Paris. Monto-Christin a, je ne sais pourquoi, une vilaine dent contre vous. Avec de l'argent on va loin dans une poursuite criminelle. Monto-Christin n'est pas à pied. Je ne vous dis que ça. Il remue aujourd'hui l'or avec des pelles. Il a tout le conseil de ville sous son pouce.

—Que Monto-Christin se tienne tranquille, dit le Trou, il ne me verra pas à Montréal d'ici à quelques années. Mais, vous, mes amis, comptez-vous faire un long séjour à Paris?

—Il est possible que nous y passions une année, répondit Batemi, peut-être un peu plus longtemps. Nous allons pendre la crémaillère dans un logement que j'ai loué rue du Pic, près du pied de la Butte. Je compte plusieurs amis, à Paris, dans le genre de Torieusieff. Lorsque nous aurons fait danser nos écus comme il le faut, nous chercherons quelque job. Les socialistes sont au pouvoir. Les bons bougres sont à la veille d'avoir leur tour. Nous avons de bons copains sur la Butte, des gens qui n'ont pas froid aux yeux. Les bourgeois jouissent de leur reste, je ne vous dis que ça.

—Le Trou sera des nôtres, fit Torieusieff en lançant un regard en coulisse à son compère. Le Trou est de l'étoffe dont on fait les bons anarchistes. Je vois par ce chromo sur le mur qu'il est un admirateur de Louise Michel.



LOUISE MICHEL

—Moi, reprit le Trou, comme Canadien, je n'ai pas beaucoup étudié la politique des vieux pays. Il doit y avoir de la boisson là-dedans comme par chez nous. J'ai déjà travaillé dans les élections de Chambly et de Sorel.

—En Europe, c'est différent, dit Batemi, c'est un peu plus compliqué. Nous autres, les socialistes et les anarchistes, nous sommes des partageux. Pas de citoyen plus riche que l'autre. On mettra tout en commun : les pro-

(A suivre sur la 4ème page)